

QUELQUES JOURS AVEC...

Emmanuelle Béart

ELLE VOULAIT ABSOLUMENT JOUER DANS *VINYAN*, DU RÉALISATEUR BELGE FABRICE DU WELZ, UN FILM HORS NORME SUR LA QUÊTE D'UNE MÈRE AU CŒUR DE LA JUNGLE THAÏLANDAISE. UN RÔLE QU'ELLE A PRIS À BRAS-LE-CORPS.

PAR GÉRARD DELORME / PHOTOS MARCEL HARTMANN

LUNDI 23 JUILLET

En sortant de l'hôtel qui sert de QG temporaire au cinéaste Fabrice Du Welz, on tombe directement sur une plage de sable fin bordée de palmiers. Les couchers de soleil thaïlandais sont stupéfiants. Pour un peu, on se croirait au paradis. Mais quelques indices viennent nous rappeler à la réalité. D'abord, ces panneaux marqués «*tsunami hazard zone*», sur la voie qui longe la plage. Une flèche indique l'itinéraire à suivre pour se mettre à l'abri en cas d'alerte. Nous sommes à Ao Nang, non loin de Krabi, sur la côte ouest de la Thaïlande, au cœur de l'une des régions les plus touchées par le raz-de-marée de décembre 2004. C'est entre ici et Phuket, de l'autre côté du golfe, que l'on a dénombré le plus grand nombre de victimes françaises. Fabrice Du Welz (*Calvaire*, 04) y entame la septième et dernière semaine de tournage de son second long métrage, *Vinyan*.

Pour tout nouvel arrivant, la fin juillet en Thaïlande a un parfum de vacances. Les averses, fréquentes mais relativement brèves en cette saison, rendent la chaleur supportable. Pour l'équipe, sur place depuis bientôt deux mois, c'est la fin d'un (autre) calvaire. La dernière ligne droite d'un tournage exténuant. Presque tout le monde est malade ou l'a été: fièvre, intoxications alimentaires, accidents, plaies infectées, piqûres d'insectes... Ce qui, en Europe, passe pour un incident anodin prend ici des proportions alarmantes et peut durer des semaines. Seul Fabrice Du Welz a l'air intact, en dépit d'une barbe qu'il a fait vœu de ne pas raser avant d'avoir fini. Malgré la fatigue et le manque de sommeil, il dispense une énergie démentielle. >



REPORTAGE

> Des câbles tendus dans la jungle permettent de suspendre la caméra pour survoler l'immeuble délabré, descendre dans la cour et suivre les personnages dans les couloirs en un seul plan-séquence.



> Au départ, Du Welz n'avait pas prévu de tourner en Thaïlande. Après *Calvaire*, il rêvait de réaliser un remake des *Révoltés de l'an 2000* (Narciso Ibáñez Serrador, 76), film fantastique sur une société d'enfants tueurs et variation autour de *Sa Majesté des mouches* (Peter Brook, 65). Faute d'en obtenir les droits, Du Welz a dû abandonner le projet. Entre-temps, le tsunami de 2004 lui a donné l'idée de transposer l'histoire en Thaïlande. Elle est devenue celle d'un couple d'Anglais qui, voyant un documentaire à la télé, croit reconnaître son fils de 10 ans, disparu quelques mois plus tôt dans le raz-de-marée. L'espoir renaissant, ils suivent une piste qui démarre à Bangkok dans les quartiers chauds et les mène rapidement dans la jungle où les attendent surprises et désillusions. Leur quête prend alors un tour obsessionnel qui évoque *Au cœur des ténèbres*, le roman de Joseph Conrad. «*Vinyan*», qui signifie «esprit» en thaï, indique aussi la dimension surnaturelle d'une histoire de fantômes non conventionnelle: ici, les morts ne viennent pas hanter le monde des vivants, c'est l'inverse qui se produit.

Rien ne laissait prévoir l'association entre Emmanuelle Béart et Fabrice Du Welz. En cours d'écriture, le cinéaste pensait confier les rôles principaux à deux acteurs anglais. Lorsque le script a circulé, Emmanuelle l'a lu. Elle s'est souvenue de *Calvaire*, dont un élément l'avait beaucoup frappée: «La cruauté de l'absence, du manque physique, mental, sexuel. Fabrice avait une façon d'exprimer cela jusqu'à l'insupportable.» Dans *Vinyan*, elle a retrouvé ce thème qui l'intriguait et qu'elle avait envie d'explorer. Ultramotivée, elle est allée voir Du Welz pour lui demander le rôle de Jeanne. Surpris, le cinéaste l'a écoutée, tout en la testant.

Il lui a expliqué que son directeur de la photo, Benoît Debie, voulait savoir si elle accepterait de jouer sans maquillage. Comme elle ne se démontait pas, il a fini par se rendre à ses arguments, convaincu de son envie profonde de jouer Jeanne. Face à elle, dans le rôle de Paul, Rufus Sewell, un acteur anglais un peu sous-employé et récemment vu dans *L'illusionniste* (Neil Burger, 07). Pour Du Welz, en cette fin de tournage, le couple fonctionne parfaitement: «Je crois que l'histoire les touche beaucoup, dit-il. Ils l'incarnent avec suffisamment de passion et de désespoir.»

MARDI 24 JUILLET

Premier jour de tournage de la dernière semaine. Le compte à rebours a commencé. Il n'y a plus de place pour l'improvisation. Le plan de travail prévoit de ne filmer que des scènes indispensables, ce qui accroît encore la pression. Au programme aujourd'hui: rattrapage de scènes qui n'ont pu être tournées quelques semaines plus tôt à cause d'une tempête. Le décor est constitué d'un bateau de pêche délabré par les soins de la chef déco qui monte et descend un bras de mer le long de la mangrove. Le ciel, chargé de nuages, est dramatique à souhait et diffuse une lumière splendide. Du Welz et Benoît Debie, très excités, tournent quelques plans de ciel avant de convoquer Rufus Sewell, qui arrive en bateau rapide. Dans la séquence à tourner, il sort de la cabine et jette un regard alentour. Deux prises, et c'est bon. Pour figurer la brume, des machinos embarqués sur des *longtails* – ces bateaux thaïs caractérisés par les longues tiges qui relient leur moteur à l'hélice – produisent de la fumée en abondance. Il commence à pleuvoir. Pas grave. Plus il pleut, plus Fabrice est content. Il décide



> Emmanuelle Béart: une femme seule dans la jungle.

de faire venir Emmanuelle. Elle arrive en vedette, accompagnée de Jean-Jacques, son assistant. Officiellement, il s'occupe de sa coiffure et de son maquillage, mais il est plus que ça: un confident, qui la connaît suffisamment pour savoir à quel moment il faut la laisser se concentrer et à quel moment elle a besoin de parler. À l'occasion, il peut servir d'auxiliaire à la scripte pour vérifier si la tenue de l'actrice est raccord ou non. Rien ne lui échappe. Pour l'heure, Emmanuelle se prépare à tourner sa scène, protégée comme tout le monde par un imper en plastique vert. Au signal, elle laisse tomber l'imper et prend sa place, assise à l'avant du bateau, contemplant la rivière. La prise est bonne. Emmanuelle est trempée. On prépare le plan suivant: même pose, mais filmée depuis un autre bateau. L'équipe doit dégager le pont et prendre place sur les embarcations annexes.

Jusqu'au crépuscule, les plans se succèdent alors que le bateau prend le large pour se rapprocher des îles. Certaines d'entre elles ont servi de décor au film, comme Chicken Island, qui tient son nom d'un promontoire rocheux en forme de cou de poulet. À la nuit tombée, pause dîner. Pas de régime de faveur pour Emmanuelle et Rufus qui ont droit au même menu que le reste de l'équipe: crabe et cuisine locale.

Il reste deux plans à tourner. Ils ont l'air simples sur le papier mais prendront deux heures chacun. L'un montre Emmanuelle debout sur le bateau, filmée par une caméra placée sur un autre bateau. Après une longue série d'essais, une première prise est enfin mise en boîte. Benoît Debie demande à refaire la même avec un objectif différent. La focale plus longue accentue le moindre mouvement du bateau, rendant la prise encore plus délicate. La fumée,

qu'il faut garder à un débit et à une épaisseur constants, ajoute encore à la difficulté. Plusieurs sortes de machines sont utilisées, qui produisent des fumées plus ou moins toxiques. L'une d'entre elles, obtenue en jetant des débris végétaux sur des charbons ardents, est particulièrement âcre et agressive. Pendant les prises, Emmanuelle reste stoïque comme une figure de proue. Mais dès qu'elle entend «coupez!», elle se casse en deux et tousse tout ce qu'elle peut. Au bout de deux heures tuantes, elle est enfin libérée. Il est minuit.

Le reste de l'équipe a encore une scène à tourner, celle du «ghost ship», un vaisseau fantôme rempli d'enfants, qui surgit de nulle part. Il est filmé en ombres chinoises: seules sa silhouette et celles des gamins doivent se découper. Pour ce faire, il faut créer un mur de fumée entre le bateau et une batterie de projecteurs installée sur la rive. L'effet est très impressionnant mais le plan s'avère aussi compliqué à régler que le précédent, pour les mêmes raisons. Les enfants, dociles, restent sans bouger pendant les prises, mais, dès le *cut*, ils s'agitent et toussent comme Emmanuelle sous l'effet de la fumée. Là aussi, deux heures seront nécessaires pour mettre en boîte le plan. À cette heure-ci, seuls Du Welz et Debie donnent l'impression d'être encore vivants. Lorsque l'équipe peut enfin rentrer, il est 4 heures du matin. Soit une journée de seize heures. Bref, rien d'inhabituel.

Jusqu'à présent, le tournage s'est déroulé sur le même rythme. En sept semaines, Du Welz aura rapporté l'équivalent de dix semaines de travail. Une bonne partie du mérite en revient à son équipe, loyale et soudée. Les Thaïlandais en particulier, qui représentent les trois quarts de l'effectif, sont aussi compétents que dévoués. Ils ont l'habitude de travailler >

REPORTAGE



> La silhouette du vaisseau fantôme se découpe sur un rideau de fumée. Deux heures pour un seul plan...

> pour les productions nationales (avec les réalisateurs **Pen-Ek Ratanaruang**, **Apichatpong Weerasethakul**...), régionales (les frères **Pang**) ou hollywoodiennes. Beaucoup d'entre eux viennent de terminer *Rambo 4*. Ils travaillent dur et font couramment des choses impensables en Europe comme de grimper aux arbres pour fixer des lignes téléphoniques ou plonger dans la mer jusqu'à la taille pour installer des micros HF sur des comédiens.

MERCREDI 25 JUILLET

Relâche aujourd'hui puisque hier, on a tourné de nuit. Les uns et les autres en profitent pour se soigner. L'hôpital le plus proche est à Phuket, à 200 km. Laora, la scripte, s'y rend pour soigner sa fièvre typhoïde. Le médecin qui la reçoit diagnostique un état d'épuisement suffisant pour lui ordonner deux jours de repos. Elle manquera à Du Welz, qui a une absolue confiance en elle. De son côté, Emmanuelle, souffrant d'une otite persistante, consulte son médecin qui lui prescrit d'autres antibiotiques. Sur le tournage, elle s'est littéralement plongée dans ce rôle physiquement très éprouvant. La mer, la pluie, la boue, la jungle, elle a tout accepté avec abandon: «Je me suis laissée glisser dans cette nature qui va contre les hommes et qui épuise. Le rôle exige, dit-elle, de rester en forme. Il faut constamment faire attention à soi pour pouvoir continuer à donner et à être là.»

JEUDI 26 JUILLET

Tournage dans un village de pêcheurs, au bord d'une plage. Des trafiquants présentent un enfant au couple en essayant de le faire passer pour le disparu. Alors que la fin approche, les costumes d'Emmanuelle, couleur de boue, témoignent à la fois des épreuves subies par son personnage et d'une esthétique définie par Du Welz et Debie. Tout en recherchant une constante âpreté, ils ont déterminé un code de couleurs particulier. L'histoire commence dans l'ambiance violemment colorée de Bangkok, à une

époque où le couple est encore «civilisé». À mesure qu'ils s'enfoncent dans la jungle, le film, comme leurs vêtements, prend une teinte monochrome, entre l'ocre de la terre et le gris du ciel. Ce lessivage est aussi un reflet de leur état mental.

Emmanuelle était déjà venue en Thaïlande il y a quelques années pour participer avec l'Unicef à une campagne d'information sur la prostitution infantile. Choquée, elle avait gardé du pays une impression pour le moins mitigée. Y revenir dans une perspective différente n'a pas encore dissipé son sentiment. «Je ne suis pas encore sûre d'avoir compris grand-chose. J'ai du mal à capter les codes. Je me sers de cette incompréhension pour le film. C'est très utile dans une histoire où les personnages se croisent et ne se voient pas. Un oui peut être un non et un sourire peut être un refus.» ■



> Une heure de maquillage pour couvrir les enfants de boue et autant pour les laver.



«Incarnier Jeanne exige de rester en forme. Il faut constamment faire attention à soi pour pouvoir continuer à donner et à être là.»